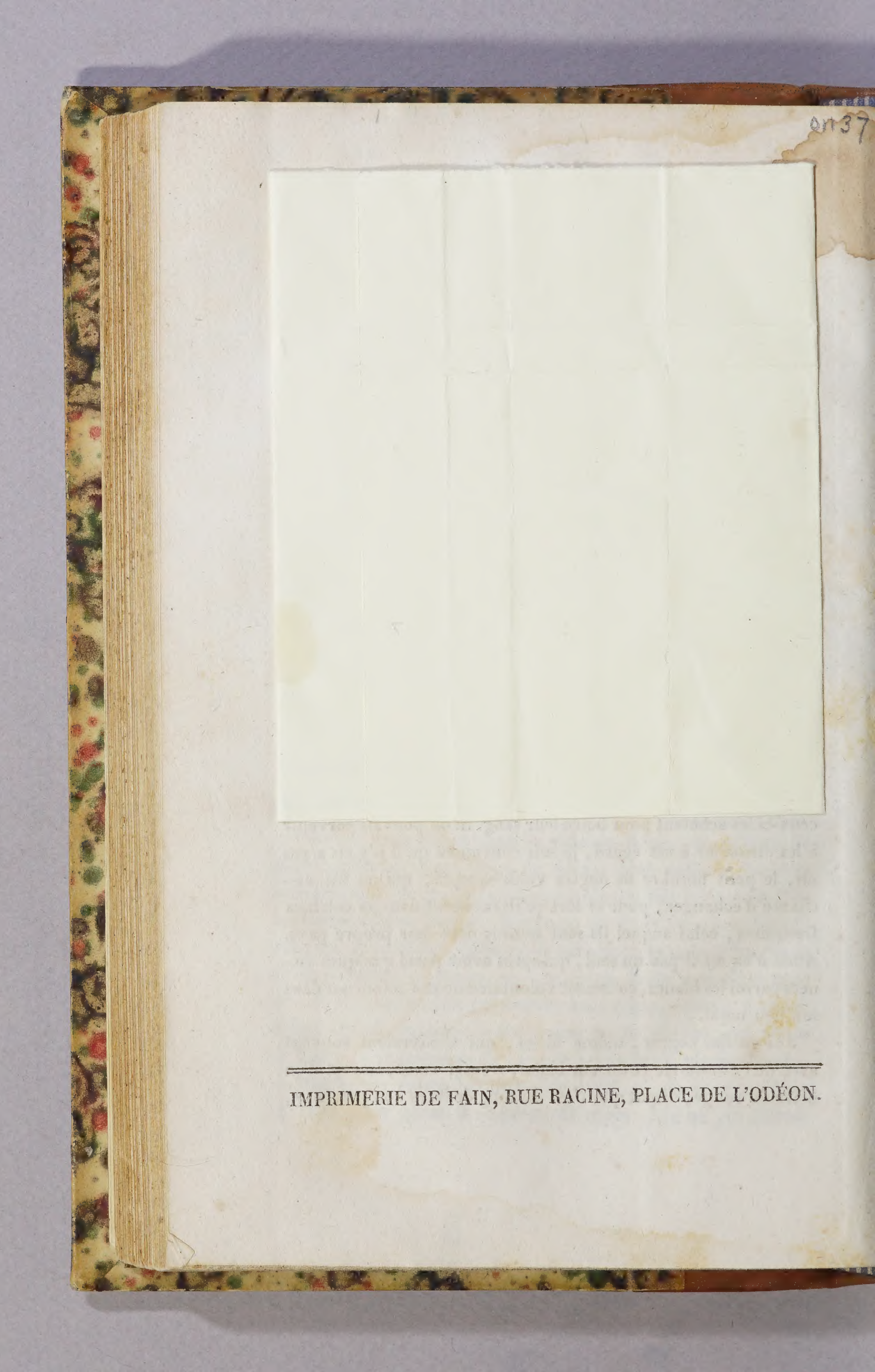

HT


GAUDEO.
John Carter Brown.





IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.

A. a.

RÉSUMÉ DU TÉMOIGNAGE

DONNÉ

DEVANT UN COMITÉ DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

DE LA GRANDE BRETAGNE ET DE L'IRLANDE,

TOUCHANT

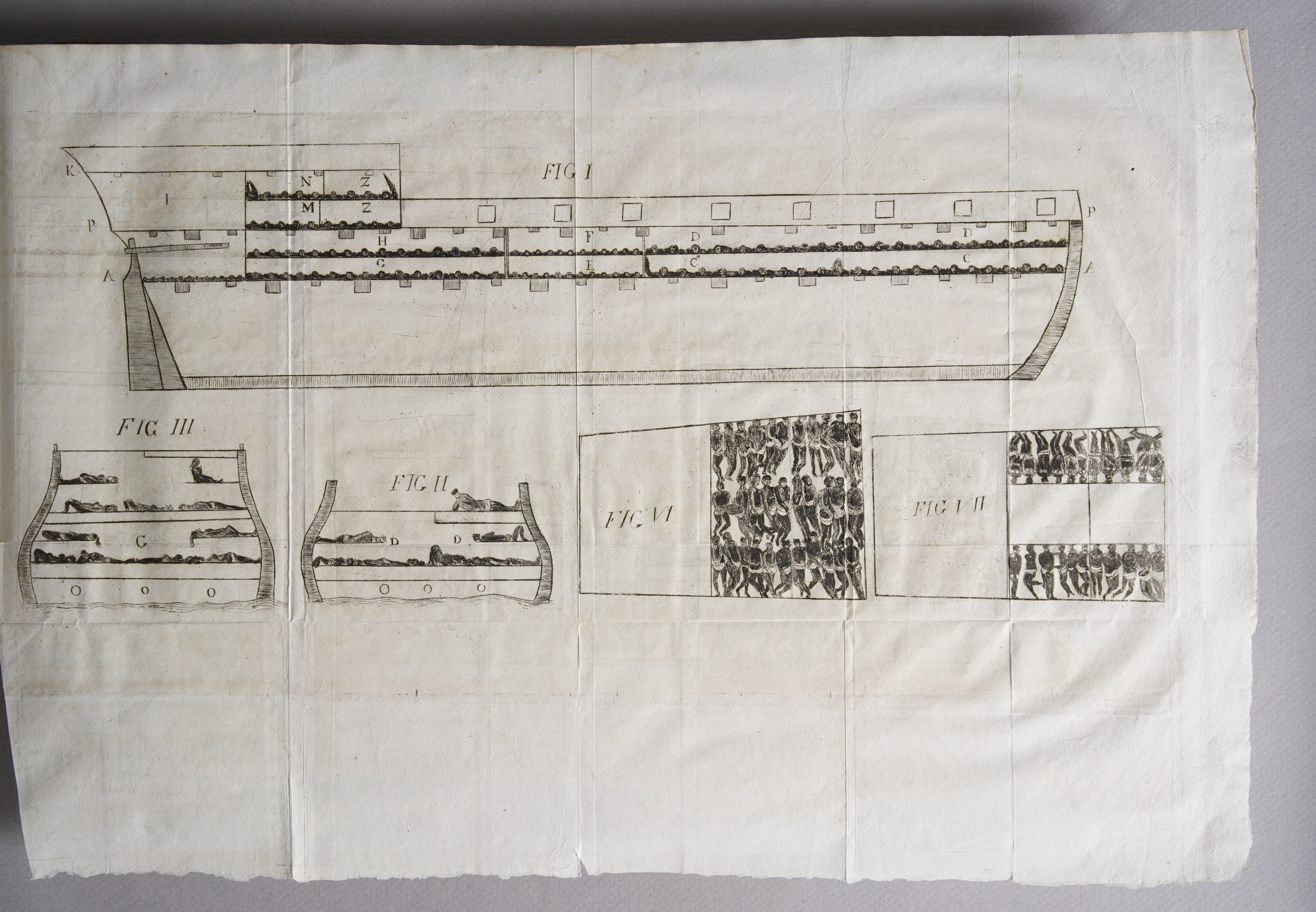
LA TRAITE DES NÈGRES.

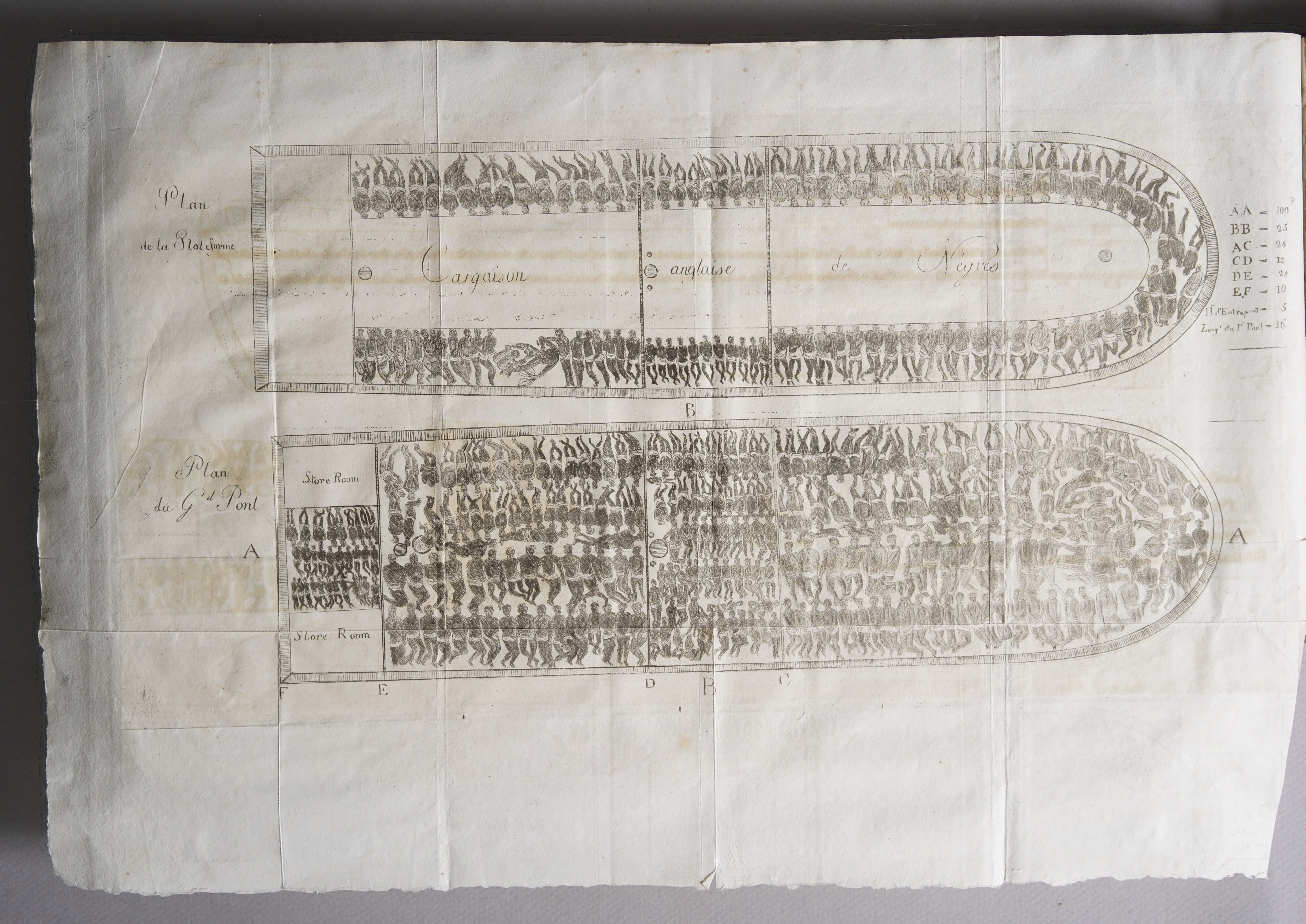
A GENEVE,

Chez MANGET et CHERBULIEZ, Libraires.

De l'Imprimerie de Luc SESTIÉ, rue de la Pelisserie.

1814.


FIG I
K
N
Z
I
M
Z
P
H
F
D
D
P
G
E
C
C
A
A
FIG III
G
FIG II
D
D
FIG VI
FIG VII


Plan
de la Platforme
Cargaison anglaise de Négres
Plan
du Gd Pont
Store Room
Store Room
A
A
B
F
E
D
B
C
AA = 100p
BB = 25
AC = 26
CD = 18
DE = 28
E.F = 10
Hr d'Entrepont = 5
Largr du Pr Pont = 16

A LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES ET ROYALES,

ET

A LEURS REPRÉSENTANS,

AU CONGRÈS DE VIENNE.

Un auguste Congrès vient de s'ouvrir. Vous voulez affermir la paix de l'Europe, par un Traité fondé sur les intérêts communs. Il est un Continent entier qui n'a point de député dans vos assemblées ; l'Afrique n'a point de Ministre à vous envoyer, elle n'a aucun défenseur muni de pouvoirs pour plaider sa cause.

La nation Anglaise se présente à votre tribunal : elle vient tout entière vous demander de ne pas détruire le bien qu'elle a fait, de ne pas souffrir le rétablissement de l'affreuse Traite des Noirs, de ne pas renouveler cette honte de l'Europe.

Vous savez, Illustres Potentats, avec quelle force toute l'Angleterre a manifesté son vœu contre cette odieuse clause du Traité de Paris qui autorise la

France à reprendre et à continuer pendant cinq ans la dévastation de l'Afrique. Des pétitions adressées au Prince Régent ont été signées par sept cent mille individus. L'Angleterre est unanime à déclarer qu'elle consent à racheter cet article du Traité par des concessions à la France.

La Russie, l'Autriche, la Prusse, n'ont jamais participé à ce délit contre l'humanité. Mais ne sont-elles pas intéressées à réprimer le meurtre et le brigandage ? N'y a-t-il pas une raison commune pour faire respecter le droit des Gens envers les nations de l'Afrique ? Les Puissances n'ont-elles point d'intérêt à étendre la civilisation sur cette vaste partie du monde ? N'en ont-elles point à établir les vrais principes du commerce, à entrer en part des avantages que l'Afrique peut offrir à tous, si elle n'est plus livrée au plus affreux système de piraterie ?

Qui peut empêcher les Souverains de l'Europe de prévenir un mal dont ils souffrent tous ? Pourquoi les côtes de l'Afrique ne leur offrent-elles point de riche commerce ? Pourquoi n'y a t-il point de villes opulentes, pourquoi n'y a t-il point de port qui appelle les vaisseaux de toutes les nations ? La Traite depuis deux siècles en a été la seule cause. La Traite seule a arrêté les progrès de cette partie du monde depuis qu'elle aurait pu

s'éclairer par des communications avec l'Europe. Nous l'aurions instruite et nous l'avons dévastée. Toutes les nations auraient gagné à son développement. Toutes ont perdu à la prolongation de sa barbarie.

Quatre-vingt mille personnes annuellement arrachées à leur terre natale par les Puissances qui participaient à la Traite ! Tel était l'état des choses avant l'abolition de cet affreux trafic ? Une telle calamité ne suffit-elle pas pour expliquer la dégradation de l'Afrique ? et si vous prenez la nation la plus civilisée de l'Europe, ne redeviendrait-elle pas barbare, si elle était soumise pendant un demi-siècle à un tel fléau ?

Le Parlement Britannique a condamné cet horrible commerce : il l'a aboli : il a décrété des lois sévères contre tous les Anglais qui s'en rendraient coupables ; c'est après un mûr examen que cette abolition a été prononcée. Le Parlement a entendu une multitude de témoins, il a sondé toutes les profondeurs de ce mal, il n'a jugé que d'après les faits. Il a fallu pour ainsi dire qu'on ait mis sous ses yeux, dans le plus grand détail, toutes les circonstances de ce trafic, qu'on lui ait montré les crimes commis dans l'Afrique par ses agens, les villages ruinés, incendiés, les habitans fugitifs, poursuivis, enlevés dans la nuit, enchaînés,

enfermés dans les vaisseaux où ils sont entassés dans un moindre espace que n'en occupe un mort dans son cercueil; il a fallu qu'on lui ait prouvé que la servitude qui vient après tous ces maux était la plus cruelle et la plus destructive que jamais l'espèce humaine ait soufferte.

Les dépositions sont contenues dans des recueils que leur volume même rend inaccessibles. Les extraits que nous présentons aux Augustes Souverains de l'Europe ne peuvent donner qu'une bien faible idée de ce trafic déplorable, le plus grand des maux qui ait jamais existé. Mais au moins tous ces faits sont authentiques, tous sont exposés dans les registres du Parlement, et la plupart des témoins ne parlaient qu'à regret et ne disaient que ce que leur serment les obligeait à dire : intéressés dans ce commerce, ou endurcis par une longue habitude, il n'y a rien à retrancher de leurs aveux, et il est probable qu'il y aurait beaucoup à ajouter.

Illustres et Généreux Potentats, donnez un intérêt religieux aux longues infortunes de l'Afrique. Les grandes pensées viennent du cœur. Osez écouter le vôtre, et méprisez les conseils étroits de ceux qui pourraient vous dire que tout vous est étranger, excepté votre agrandissement personnel. L'abolition de la Traite serait le plus beau monument de la diplomatie réunie de l'Europe.

CHAPITRE I.er

AFRICAINS. —— CE *qu'ils sont.*

L'AFRIQUE est un continent bien plus vaste que l'Europe. Elle a plus de quatre mille lieues de circuit. Elle abonde en produits utiles : le coton, le café, les cannes à sucre, l'indigo, le tabac, le riz, les épices, le poivre, des drogues médicinales, différentes sortes de bois et de plantes pour la teinture, l'or et d'autres minéraux, et presque toutes les denrées de valeur que l'Asie et l'Amérique produisent. Sa situation est préférable pour le commerce à celle d'aucune autre partie du monde, ayant avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, une communication plus aisée qu'aucune de ces trois parties n'en a avec les autres. Cela étant reconnu, on doit trouver bien étrange que les Européens ayent mieux aimé trafiquer des hommes de ce pays que des productions de son sol. Mais nous nous abstiendrons de cette partie du sujet. Nous n'avons point à faire avec la politique ; nous réclamons pour tous les peuples de l'Afrique les droits de la justice et de l'humanité, et nous commençons par réfuter les calomnies de ceux qui voudraient les dégrader du rang d'hommes, pour justifier les barbares traitemens qu'on leur fait souffrir.

Sont-ils naturellement inférieurs aux Européens ? Voilà une question à laquelle les dépositions rendues devant le Parlement Britannique ont fourni une réponse bien satisfaisante.

Lisez celles du Chevalier George Young, du Capitaine Thompson, de M. Newton, de MM. Falconbridge et Wilson, chirurgiens; ils disent tous que les facultés intellectuelles des Africains seraient égales à celles des Européens, s'ils avaient les mêmes moyens de développement.

M. Wadstrom, qui a voyagé pour faire des découvertes en Afrique, par ordre du roi de Suède, assure la même chose; il dit que les Africains sont aussi capables de s'instruire que

les blancs. Il trouva parmi eux des ouvriers qui pouvaient travailler l'or et le fer. D'autres savaient teindre les draps et tanner les peaux ; d'autres préparaient avec beaucoup d'adresse l'indigo et le savon, et pratiquaient l'art de la poterie. Il offrit de produire plusieurs échantillons de leurs ouvrages.

Cette relation de leur capacité et de leurs fabriques est confirmée par le Capitaine Wilson de la Marine Royale, le Lieutenant Dalrymple de l'Armée, et M. Kiernan, qui tous ont visité les mêmes côtes.

Quant à leur sensibilité, plusieurs traits s'en trouvent rapportés dans le cours du témoignage. Mr. Wadstrom est convaincu qu'ils surpassent en tendresse filiale les Européens ; ils ont de la probité, de l'hospitalité. Il a été parmi eux sans crainte, quoique seul ; et il a toujours été traité par eux avec honnêteté et bonté. Le Capitaine Wilson dit qu'ils sont reconnaissans et affectionnés ; que lorsqu'il était à bien des milles dans l'intérieur de leur pays, seul et sans protection, ils l'ont traité de la manière la plus amicale, le recevant à l'envi l'un de l'autre, et versant des larmes à son départ. Le Capitaine Thompson, le Lieutenant Story, le Lieutenant Dalrymple, M. How (le botaniste), M. Towne et le Capitaine Hall, s'accordent tous à les représenter comme étant incapables de nuire, serviables, hospitaliers, justes et exacts dans les affaires, et aussi capables d'actions vertueuses que le reste du genre humain. M. Bowman, qui a demeuré parmi eux pour faire le commerce leur a trouvé les mêmes qualités ; ils ont, dit-il, une disposition naturelle au trafic, faisant croître du riz pour le vendre. Ils dirent qu'ils aimeraient à trafiquer avec « de bons hommes blancs, et feraient d'autres plantations de riz ». Le Capitaine Hills de la Marine Royale a vu qu'ils faisaient croître des plantes utiles à la vie, et apprêtaient leur blé. Ils lui paraissaient doués d'une grande sensibilité. Plusieurs d'entr'eux parlaient Français et Anglais.

Tous les témoins s'accordent à déposer qu'une grande partie de la population Africaine est dans un état de vasselage, mais que tous ces serfs domestiques sont tellement au niveau de leurs maîtres qu'on peut à peine les distinguer d'eux ; leur condition n'a rien de plus rude : ils vivent en commun avec la famille, associés à ses travaux et plutôt compagnons qu'esclaves.

Voilà ce que disent les témoins. Il est bien triste d'observer que ces bonnes dispositions s'altèrent par leurs communica-

tions avec les Européens, tellement qu'on trouve constamment plus de probité dans les habitans de l'intérieur que dans ceux des côtes. M. Towne, qui s'est avancé trois ou quatre cent milles dans le pays, dépose que les naturels sont hospitaliers, serviables, sans artifice, mais que sur les côtes, leur commerce avec les Européens les a rendus faux et cupides.

M. Trotter, médecin, dit qu'ils sont susceptibles de toutes les vertus sociales. Il a connu chez eux des traits de sensibilité égaux à ceux de telle nation civilisée que ce soit, et n'a vu de mauvaises dispostions que parmi ceux qui faisaient le commerce avec les blancs. Le Capitaine Hall trouva la culture très-avancée à Fernandipo, où il n'y avait point de commerce d'esclaves. M. How, qui a visité presque tous les Etablissemens anglais a trouvé que l'état de la culture dépendait de ce commerce, qu'elle était plus négligée à mesure qu'il faisait plus de progrès. Le révérend M. Newton, confirmant les mêmes choses, rapporte que dans l'intérieur du pays, quand un nègre était accusé d'un délit, il répondait : « Croyez-vous que je sois un blanc ? ». Il a demeuré seul parmi la nation dite Sherbro en sûreté, et l'a trouvée serviable et civilisée. Le Lieutenant Dalrymple assure que, pour la capacité naturelle, les Africains égalent telle nation que ce soit. Ils sont humains, serviables et bien intentionnés ; son opinion est que s'ils avaient un marché pour leurs produits, ils auraient autant d'industrie que les Européens : car dans les endroits où il n'y avait point de commerce d'esclaves, ils étaient fort laborieux, faisant des toiles de coton, travaillant l'or, l'argent et le fer, aussi bien que le bois et le cuir, faisant des selles, des carquois, des gaines et autres objets.

Les voyageurs les plus récens, Mongo Parck, Golberry, et d'autres leur rendent absolument le même témoignage ; ils déclarent qu'ils n'ont vu aucune infériorité naturelle dans les nations de l'Afrique, et ces dépositions sont d'autant plus remarquables qu'ils n'étaient point favorables à l'abolition de la traite.

CHAPITRE II.

AFRICAINS. —— *Comment ils sont faits Esclaves.*

LE principal argument des défenseurs de la Traite consistait à affirmer que les marchands Européens ne faisaient qu'acheter les prisonniers de guerre qui auraient été mis à mort ou réduits en esclavage par les vainqueurs, et qu'ainsi la Traite était plutôt un acte de miséricorde que de rigueur.

Ils alléguaient encore que les Nègres ainsi transportés étaient des individus condamnés à raison de quelque crime et d'après un procédé judiciaire.

Le Parlement Britannique donna la plus grande attention dans son enquête à éclaircir ces deux points. Il y a des volumes de dépositions dont il résulte incontestablement que la Traite n'est pas la conséquence des guerres entre les peuples de l'Afrique, mais que leurs guerres sont la conséquence de la Traite.

La guerre en Europe, toute contraire qu'elle est à l'humanité, demande et produit des vertus généreuses. La guerre en Afrique n'ayant qu'un objet criminel, ces prétendus guerriers ne sont que des brigands sans honneur et sans bravoure. Cette considération est très-importante. Elle montre à quel point la Traite dénature et corrompt le caractère africain.

Les Capitaines Hills et Wilson et M. Wadstrom, aussi bien que le Lieutenant Dalrymple, nous informent que les Rois dans cette partie du pays n'hésitent pas à faire la guerre à leurs propres sujets, lorsqu'ils ont besoin d'argent. Ils envoient leurs soldats la nuit, qui prennent leurs postes, attaquent ou brûlent un village, saisissent ceux qui en sortent et les emmènent en esclavage.

Les mêmes moyens sont employés depuis la rivière de Gambie jusqu'au bout de la côte au vent. Le Lieutenant Story dit que le vol public est appelé guerre. M. Bowman,

autre témoin, dit que, lorsque des partis de voleurs mettaient le feu aux villages, on disait que c'était faire la guerre. Cette relation est confirmée par M. Towne et le Chevalier George Young, et tous s'accordent à dire que ces partis vont la nuit, attaquent des villages et enlèvent les habitans. MM. Towne, Bowman et Story les ont vus partir pour de telles expéditions; et le dernier les accompagna une fois pour savoir la vérité. Ils arrivèrent à une ville au milieu de la nuit, y mirent le feu, et tous ceux que l'effroi de l'incendie faisait sortir de leurs maisons furent enlevés.

Le Lieutenant Simpson, des troupes Royales de la Marine, dépose que les villages de la côte au vent étaient toujours en guerre, uniquement parce que les rois avaient besoin d'esclaves.

La côte d'or nous présente une scène non moins triste. M. Quakoo, qui avait été Aumônier dans une de ces Factories pendant plusieurs années, a rapporté au Lieutenant Simpson, que les guerres n'avaient d'autre objet que de faire des esclaves.

Il y a une classe d'hommes qu'on appelle *bushmen* (buissonniers) ainsi appelés parce qu'ils se cachent le jour dans les buissons pour enlever les passans et fondre la nuit sur les villages.

Selon Mr. Morley, ce qu'ils appellent «guerre» c'est mettre les villages en combustion et surprendre les habitans, qu'ils vont vendre sur la côte, où l'on sait bien qu'on ne fait point de questions sur la manière par laquelle ils ont été acquis. Un Capitaine de vaisseau de la Traite, lorsqu'il fut examiné par la Chambre des Communes, avoua qu'il croyait qu'un Capitaine serait regardé comme un sot par ceux qui font ce commerce, s'il faisait cette question. Mr. Marsh, Résident au Château de Cape Coast, a dit à Mr. How, qu'il ne s'embarrassait nullement des moyens par lesquels on s'était procuré les esclaves qu'il achetait ; il lui montra les instrumens qu'on leur mettait dans la bouche pour les empêcher d'appeler au secours, pendant que les voleurs les menaient à travers le pays.

Depuis l'extrémité de la côte d'or jusqu'à celle de l'Angola, qui sont les limites de la Traite, les mêmes atrocités règnent partout, et cette guerre prétendue ou plutôt ce brigandage clandestin repousse absolument la civilisation qui serait si éminemment favorisée par les rivières navigables dont ces vastes pays sont arrosés. Des irruptions nocturnes, des villages en feu, des habitans surpris, enchaînés, baillonnés,

voilà ce qu'ils appellent la guerre, et c'est avec ce nom qu'on parvient à nous tromper sur la nature de ce commerce.

Ces expéditions se font souvent par eau. Mr. Douglas dit, que lorsqu'un vaisseau de la Traite arrive, le Roi envoie ses canots de guerre, qui remontent la rivière, pour saisir les habitans à l'improviste. Le Chirurgien Falconbridge, Mr. Morley, Mr. Parker confirment ce rapport. Les Rois font remonter les grandes rivières de Bonny et Calabar à leurs escadres de canots armés, qui reviennent avec des esclaves. M. S. Parker a remonté deux fois la rivière de Calabar avec une de ces escadres; et peut-être qu'il était le seul qui ait eu la permission d'aller avec eux. Approchaient-ils d'un village le jour, ils se cachaient derrière les buissons; mais la nuit ils s'y jetaient et enlevaient tous les habitans qui ne pouvaient pas se dérober par la fuite. Ils firent ainsi 45 prisonniers qu'ils amenaient à New Town, et vendaient aux vaisseaux européens. Environ quinze jours après, on lui permit de les accompagner dans une autre expédition. Ils allèrent piller d'autres villages plus haut sur la rivière, saisissant les hommes, les femmes et les enfans dans leurs cabanes. Qu'on imagine à quel point de telles expéditions doivent se multiplier pour founir à la voracité d'un pareil commerce! et quelle situation que celle d'une contrée où les habitans vivent dans une continuelle appréhension du plus grand de tous les malheurs.

Une seconde manière par laquelle les malheureux Africains sont faits Esclaves, c'est par le vol particulier, c'est-à-dire, vol par les individus.

Mr. Wadstrom nous dit qu'à Dakard, demeurait un nommé Canna, devenu célèbre comme voleur d'hommes et employé pour ce trafic. Il vit là une femme et un garçon, qui avaient été enlevés. Le jeune homme avait été dérobé à ses parens qui demeuraient dans l'intérieur, au-dessus du Cap Rouge; et la femme enlevée à son mari à Rufisque. Il en vit plusieurs emmenés à Gorée. A Sallum, le Roi envoya chercher une pauvre femme, sous prétexte d'acheter d'elle du millet; il la fit saisir et la vendit. Le Général Rooke, Gouverneur à Gorée, découvrit trois jeunes gens ainsi volés, qu'il renvoya à leurs parens. Trois Capitaines de vaisseaux de la Traite s'adressèrent à ce même Gouverneur pour enlever cent cinquante hommes, femmes et enfans (sujets du Roi de Cayor), qui étaient venus à Gorée, en conséquence de la communication amicale qui subsistait entre lui et ce Roi. Il refusa, et

fût indigné de la proposition ; mais les Capitaines lui firent l'observation que cela était arrivé auparavant, sous un autre Gouverneur. Le Capitaine Wilson dit que dans son temps, lorsqu'il commandait le Racehorse, vaisseau de guerre, ces sortes de vols étaient fréquens sur le continent, vis-à-vis de Gorée. Le Capitaine Lacy, son prédécesseur, avait envoyé un des naturels du pays avec des dépêches pour le service de sa Majesté Britannique ; mais on se saisit bientôt du pauvre homme, et il fut vendu. Ces vols étaient si communs qu'ils étaient avoués de tous. C'était une règle universelle pour les habitans, de ne jamais sortir sans armes, lorsqu'il y avait un vaisseau de la Traite sur la côte. Lorsqu'il les rencontrait armés, et leur en demandait la raison, ils montraient du doigt un de ces funestes vaisseaux pour faire entendre le sujet de leurs craintes.

Le Capitaine Hills, lorsqu'il commandait le Zephyr, sur la même côte, eut connaissance de faits tout semblables à ceux qui viennent d'être rapportés. Il dit qu'il avait connu le même Ganna mentionné par Mr. Wadstrom, que ce Ganna avait offert de lui vendre un jeune homme qu'il avait enlevé, que tous les habitans allaient armés, et vivaient dans une continuelle terreur.

Le même Capitaine Hills étant à l'ancre dans la rivière de la Gambia, fit entendre au pilote noir qu'il souhaitait quelques volontaires noirs pour son vaisseau. Sur cela le pilote appela deux garçons qui étaient à terre portant des provisions à vendre, et demanda au Capitaine si ces jeunes garçons lui conviendraient, que, dans ce cas, il les enlèverait et les porterait à bord. Le Capitaine ne voulut pas les prendre. Le pilote noir sembla mortifié, et dit que les Capitaines des vaisseaux marchands ne refuseraient pas une telle offre. Sur la côte au vent les vols de cette espèce étaient si connus qu'ils avaient un nom particulier et étaient appelés *Panyaring*. Par le nombre des cas attestés, on voit que ces déprédations ont lieu sur toute la côte.

On voit qu'il n'est rien de sacré pour ces voleurs d'hommes. Ils invitent des jeunes gens à des festins et les trahissent dans le moment de la confiance. Ils épient près des eaux les jeunes filles, les femmes que la chaleur du climat invite à se baigner et les enlèvent. Un jeune homme regarde un vaisseau avec curiosité : un trafiquant noir le presse d'y monter, l'attire par ses caresses, et quand il est à bord, il le vend au Capitaine, reçoit le prix de son crime et va chercher une autre proie.

Il y a mille et mille traits de ce genre, tous attestés par des témoins oculaires, et dont l'ensemble présente une complication de fourberies, de trahisons domestiques, de scélératesse dont les Européens ne peuvent avoir aucune idée.

Une troisième source de l'esclavage provient des crimes réels ou imputés. Le Capitaine Wilson dit, que ceux qui sont vendus sous ce rapport, sont vendus au profit de leurs Rois ou de leurs Juges. Sur la question que l'on fit à l'officier du Roi Damel (qui avait amené un prssonnier pour être vendu) si cet homme était coupable du crime qui lui avait été imputé ; l'officier répondit que cela n'importait pas. Mr. Towne dit, qu'il n'est pas rare d'accuser faussement, ou de faire des « palavers » c'est-à-dire des accusations fausses ou des procès sans fondement, pour se procurer des esclaves. Mr. Morley se souvient d'une femme qui fut vendue, sous prétexte d'adultère ; et Mr. Falconbridge dit, que sur la rivière d'Ambris, un officier du Roi ayant besoin d'eau-de-vie et d'autres marchandises, et n'ayant point d'esclaves pour les acheter, accusa de fraude un marchand de poisson ; et après un procès à la hâte, le fit condamner et vendre.

Les témoins s'accordent à déclarer que les Juges ont un intérêt dans la condamnation des accusés. L'esclavage est devenu la peine de presque tous les délits, même des plus légers. L'Administration de la justice n'est presque plus qu'un instrument pour fournir des victimes à ce trafic d'hommes. Les accusations de sortilège, en particulier, sont devenues extrêmement communes, surtout près des établissemens Européens, et quand l'accusé est, d'après certaines épreuves, jugé coupable, toute la famille est condamnée à être vendue.

Les débiteurs insolvables sont saisis et vendus au profit de leurs créanciers. Si le débiteur lui-même se soustrait par la fuite, le créancier a droit de saisie sur ses parens et même sur les habitans du même village qui sont tous ainsi regardés comme responsables les uns pour les autres. Aussi l'Européen ne craint pas de faire des avances au marchand Africain, il lui fournit à crédit de la poudre à canon, des armes, des liqueurs fortes, sachant bien que c'est un moyen de procurer un renfort au marché d'esclaves. Les témoins de ces faits odieux ajoutent que ce mal est encore agravé par un autre usage établi en Afrique, celui des cautions ou arrhes. Le marchand Africain met sa femme et ses enfans en ôtage entre les mains du marchand Européen pour

les denrées qu'il en reçoit, et s'il ne peut les vendre et que l'Européen menace d'emmener ses ôtages, l'Africain stimulé par la crainte de perdre ces objets de son affection, se livre à tous les moyens possibles pour se procurer des esclaves, il n'épargne ni fraude, ni violence : il en résulte une complication de tous les excès qu'on peut imaginer.

C'est par la combinaison de ces trois moyens, la guerre, le brigandage ou le vol particulier, et les condamnations juridiques, qu'on fournit à ce commerce plus de quatre vingt ou cent mille victimes tous les ans.

Les agens de la Traite ne se bornent pas à profiter de ces injustices, ils en deviennent les instrumens actifs.

Nous sommes informés que la Compagnie du Sénégal avait coutume de corrompre les Noirs, et leur fournissait de la poudre et des balles, pour faire prisonniers les sujets du Roi Dalmanny; quoique ce Roi fût en paix avec eux. Mr. Wadstrom dit, que c'était la coutume des Marchands d'esclaves, lorsqu'ils en avaient besoin, d'aller aux Rois du pays et de les persuader de faire saisir leurs propres sujets, et que le Roi Barbasin ne voulant pas y consentir, y fut excité par un état d'ivresse continuelle; il l'a entendu lorsqu'il était sobre, refuser et exprimer sa répugnance, mais lorsqu'il était ivre, il cédait à leurs sollicitations. Mr. Wadstrom accompagna une Ambassade, qui allait tous les ans du Fort Saint Louis porter des présens à un autre Roi du pays, pour entretenir le commerce d'esclaves. Là on envoyait des partis généralement le soir pour enlever du monde. Il vit amener vingt-sept esclaves dont 23 étaient des femmes et des enfans. Le Capitaine Patterson de Liverpool, qui était sur une autre partie de la côte, est accusé d'avoir semé la dissention entre deux villages, et d'avoir acheté les prisonniers des deux côtés. Le Chevalier George Young fait mention d'un grand marchand d'esclaves dans le voisinage de Sierra Leone, qui avait reçu des ôtages de deux Rois. Il leur fournissait à tous les deux des armes et des munitions, et recevait des prisonniers des deux partis, pour former les cargaisons de sept vaisseaux, qui les attendaient. Mr. Bowman dit, qu'il eut ordre d'encourager les naturels à se faire la guerre, et de leur fournir de la poudre et des balles de la Factorie; en les recevant ils jetèrent leur cri de guerre, et se mirent en marche. Une fois il alla avec eux : lorsqu'ils étaient près d'un village, ils s'arrêtaient jusqu'à la nuit. Au milieu de la nuit il entendit



le cri de guerre, et bientôt vit le village en flammes : le parti revint, emmenant environ trente hommes, femmes et enfans, et quelques uns des derniers encore à la mammelle.

Nous sommes navrés de ne pouvoir finir ce Chapitre sans narrer d'autres actions atroces. Les Européens, non contens d'avoir semé la discorde entre les différentes nations, ne se sont pas fait scrupule d'enlever des individus et de les transporter loin de leurs pays, de leurs parens, et de leurs amis. Les dépositions abondent en cas de cette espèce.

Les côtes et les districts adjacens fournissent la plus grande partie de ces victimes. Mais il en vient beaucoup de l'intérieur, ces malheureux font des marches forcées de deux ou trois mois, à travers des déserts brûlans, chargés de fers et conduits à coups de fouet. Mongo Parke raconte qu'il a fait plus de trois cents lieues avec des caravanes de ce genre, et les scènes de souffrances qu'il décrit sont telles qu'on a peine à concevoir comment la cupidité peut endurcir le cœur de l'homme au point de le rendre insensible à des barbaries si atroces.

CHAPITRE III.

AFRICAINS. --- *De leur passage d'Afrique aux Indes Occidentales.*

LES malheureux Africains, enlevés à leur pays, sont transportés dans les Colonies Européennes. Suivant la relation du Docteur Trotter, ils donnent des signes de grande affliction, et même de désespoir ; beaucoup d'entr'eux retiennent ces impressions long-temps. Souvent il a entendu les esclaves à bord de son vaisseau faire des hurlemens mélancoliques pendant la nuit. Une fois ayant demandé la cause des cris qu'il entendait, on lui dit qu'une femme avait rêvé qu'elle était au milieu de sa famille et de ses amis ; à son réveil elle avait été frappée d'une vive horreur en revoyant son affreuse situation. Ce degré de sensibilité s'observait particulièrement dans les femmes, dont un grand nombre tombait en convulsions lorsqu'on les portait dans le fatal vaisseau.

D'autres témoins confirment l'état d'angoisse des pauvres Africains dans ce cruel moment. Mr. Wilson, chirurgien, nous dit que lorsqu'ils étaient conduits à bord, une sombre rêverie semblait s'emparer d'eux, et qu'elle continuait long-temps chez plusieurs. Mr. Falconbridge, chirurgien, dépose que tous les Esclaves qu'il a vus étaient abattus et mornes à leur embarquement. Les uns restaient plongés dans un état de consternation, pendant tout le voyage ; d'autres mouraient de désespoir après avoir langui quelques semaines. Le Capitaine Hall dit, que les jeunes reprenaient courage, mais non les plus âgés ; ils étaient plus sensibles à leur perte, en se voyant forcés de renoncer à leurs liaisons les plus chères, et à leur Patrie !

D'après les témoins, il paraît que lorsqu'on livre les hommes à bord, ils sont mis aux fers. Ils sont enchaînés par paires : c'est-à-dire que la jambe droite d'un homme est attachée par une chaîne à la jambe gauche d'un autre. Dans cet état ils sont couchés dans le fond du vaisseau. Mr. Newton

ne leur ôtait jamais les fers, que lorsqu'ils voyaient la terre des Indes Occidentales. Il croit qu'autrement le vaisseau aurait été en danger. Mr. Wilson croit que le trajet ne pourrait pas se faire en sûreté si les hommes n'étaient enchaînés. Si le temps est beau pendant le jour, on les fait venir sur le pont pour prendre l'air. Ils sont placés sur une longue rangée deux à deux de chaque côté du vaisseau. On fait passer une longue chaîne par les fers de chaque paire d'hommes, et cette chaîne attache les rangées d'esclaves fermement au pont. Dans cette situation ils prennent leurs repas. Le Capitaine Hall nous informe qu'ensuite on les fait sauter aussi haut que leurs chaînes le permettent, au son d'un tambour; s'ils refusent, on les fouette jusqu'à ce qu'ils obéissent. Les Marchands d'esclaves appellent cela *danser*.

Mr. Falconbridge chirurgien explique la raison de cette coutume, par la nécessité de l'exercice, et Mr. Claxton dit que les parties où les chaînes sont fixées se trouvent souvent écorchées par l'exercice violent auquel on les oblige. De la même manière on les force à chanter: tous les témoins déposent, ce qu'on n'aura pas de peine à croire, que toutes leurs chansons ont un son triste et mélancolique, exprimant les regrets les plus douloureux sur la perte de leur pays et la séparation de leurs familles.

Lorsque le vaisseau est plein, leur situation est vraiment déplorable: chaque individu n'a d'espace que 16 pouces anglais en largeur, deux pieds huit pouces (Anglais) en hauteur, et cinq pieds onze pouces en longueur; ou, comme Mr. Falconbridge s'exprime, moins d'espace qu'un homme n'en a dans son cercueil. Mr. Wilson, chirurgien, dépose que les esclaves sont si serrés dans le vaisseau, qu'ordinairement il ôtait ses souliers lorsqu'il descendait pour les visiter, et qu'il failait aller bien soigneusement pour ne pas marcher sur eux. Le Capitaine Knox admet, que quelquefois les esclaves n'avaient pas assez de place pour se coucher sur le dos. Il paraît aussi, que s'ils sont lents ou montrent de la répugnance à se ranger, ils sont hâtés à coups de fouet. Le Docteur Trotter dit, qu'ils sont tellement serrés qu'il est impossible d'aller où ils sont sans les fouler sous les pieds; c'est au premier Pilote qu'appartient le soin de les arranger. Ceux qui ne se placent pas bien vite, un long fouet à neuf cordons les y oblige.

Mais après, leur situation devient trop affreuse pour être

représentée. Il n'y a point de langage qui puisse l'exprimer convenablement. Le Capitaine Hall les a souvent entendu crier et hurler depuis le fond du vaisseau pour de l'air. L'espace entre les ponts était si échauffé, que bien souvent, après avoir passé quelques minutes parmi eux, il se trouvait inondé de sa propre transpiration et que son linge en était trempé comme s'il fût sorti de l'eau. Mr. Ellison rapporte que la vapeur qui montait de leurs corps, passait à travers les treillis comme celle d'une fournaise. Mr. Wilson, chirurgien, parle de cet état de suffocation comme d'un supplice qui devient affreux par sa continuité, et produit pour les sujets même les plus robustes des défaillances et des évanouissemens. Il en a vu mourir quelques minutes après qu'on les avait fait monter. Leur mort avait été causée par l'air corrompu et la chaleur. Il en a vu d'autres qui sont descendus avec l'apparence de santé et qui le matin ont été trouvés morts. Il avait un hôpital à bord; mais les esclaves malades étaient obligés de coucher sur des planches nues, de manière que le mouvement du vaisseau causait des écorchures aux parties saillantes de leurs corps.

Mr. Falconbridge confirme tous les effets de cette suffocation; une seule nuit passée dans cette vapeur fétide et brûlante, détruit quelquefois le principe de vie dans le sujet le plus vigoureux. Il trouva une fois vingt Nègres évanouis. Il les fit transporter sur le pont; mais malgré la promptitude du secours, deux ou trois moururent: une autre fois, après avoir été quinze minutes seulement dans leur chambre, il se trouva si mal lui-même, qu'il ne put pas remonter sans aide. Il dit aussi, que comme les esclaves, tant en santé que malades, couchent toujours sur les planches nues, le mouvement du vaisseau excorie les parties saillantes de leurs corps, et laisse les os presque dépouillés de chair. Il décrit une scène trop affreuse pour qu'on puisse la faire connaître en détail. Lorsque les esclaves ont le flux, ce qui arrive souvent, tout l'entrepont est couvert de sang et de glaire comme dans une tuerie : enchaînés, serrés comme ils le sont, la plus grande confusion a lieu, lorsqu'ils tâchent d'aller à trois ou quatre cuves placées pour leurs besoins; cette confusion est augmentée extrêmement quand ceux qui peuvent se mouvoir sont enchaînés à des malades, à des mourans ou à des morts.

Le Docteur Trotter, en parlant du même sujet fait une description également triste : lorsque les écoutillons dans les

côtés du vaisseau sont fermés, en mauvais temps, les treillis ne suffisent pas pour donner de l'air dans les entreponts. Il a vu les esclaves tirer leur haleine avec les efforts les plus pénibles, avec cette anxiété qu'on observe dans les animaux expirans que l'on force à recevoir du mauvais air pour faire des expériences, ou qu'on tient renfermés dans le récipient d'une machine pneumatique. Il les a vus aussi, quand on jetait les prélarts sur les treillis, essayer de les soulever, en criant dans leur langue « Kickeraboue, kickeraboue. » Nous nous mourons; nous nous mourons. » Quelques-uns d'entr'eux étaient sauvés en étant menés sur le pont : mais plusieurs ont péri par la suffocation, sans avoir donné aucun signe de maladie auparavant.

Ces relations, quoiqu'horribles, ne laisseront pas le moindre doute sur leur vérité, lorsqu'on aura donné un coup d'œil à la gravure ci-jointe. Ici suivent les dimensions et la coupe du vaisseau de la Traite, le Brookes, comme elles ont été prises par ordre du Parlement Britannique.

	Anglais. Pieds.	Pouces.
Longueur du premier pont en dedans, AA. . . .	100	0
Largeur du même, en dedans, BB.	25	4
Profondeur de la cale, OOO. de plafond à plafond,	10	0
Hauteur des entreponts, c'est-à-dire, d'un pont à l'autre, ...	5	8
Longueur de la chambre des hommes, CC. sur le premier pont, ...	46	0
Largeur de dito, CC. sur dito, ...	25	4
Longueur des plateformes, DD. dans dito, . . .	46	0
Largeur des dito, dans dito; de chaque côté, . .	6	0
Longueur de la chambre des garçons, EE. . . .	13	9
Largeur de dito, ...	25	0
Largeurs des plateformes, FF. dans dito, . . .	6	0
Longueur de la chambre des femmes, GG.	28	6
Largeur de dito, . . , ...	23	6
Longueur des plateformes, HH. dans dito, . . .	28	6
Largeur des dito, dans dito, ...	6	0
Longueur de la sainte barbe, II. sur le premier pont,	10	6
Largeur de dito, sur dito, . . , ...	12	0
Longueur du gaillard d'arrière, KK.	33	6
Largeur de dito, ...	19	6
Longueur de la chambre, LL.	14	0
Hauteur de dito, ...	6	2

Longueur du demi-pont, MM.	16	6
Hauteur de dito, ...	6	2
Longueur des plateformes, NN. sur dito, . . .	16	6
Largeur de dito sur dito, ...	2	0
Second pont, PP.		

Supposons maintenant d'après ces dimensions du Vaisseau de la Traite, le Brookes, que l'on accorde à chaque esclave mâle, six pieds Anglais, sur un pied quatre pouces d'espace; à chaque femme, cinq pieds dix pouces, sur un pied quatre pouces : à chaque garçon, cinq pieds, sur un pied deux pouces, et à chaque fille quatre pieds six pouces, sur un pied : il s'ensuivra que le plan ci-joint représentera avec la plus grande exactitude, ce vaisseau de la Traite, et fera comprendre le nombre précis de personnes qui pourront être comprimées dans ses différentes chambres.

En les comptant sur le plan, en déduisant les femmes occupant l'espace Z. des Figures VI et VII, (espace qui appartient aux matelots) il se trouvera monter à quatre cent cinquante et un. Or, si l'on considère que le vaisseau le Brookes était du port de trois cents vingt tonneaux, et que la loi lui permettait * de porter quatre cents cinquante-quatre personnes, le plan prouve de lui-même le défaut de place et d'air, et toutes les terribles souffrances qui en dérivent; car, si quatre cent cinquante et un esclaves sont entassés dans les différentes chambres du vaisseau le Brookes, les planchers ne sont pas seulement couverts de corps humains, mais ces corps se touchent tous : quelle doit donc avoir été leur situation avant l'existence de cette loi, lorsqu'on y enfermait six cents malheureux prisonniers, suivant le rapport du Docteur Trotter, et six cent neuf, suivant l'aveu des marchands d'esclaves eux-mêmes.

Les infortunés Africains, arrachés à leurs pays, et traités de la manière qui vient d'être détaillée, sont souvent poussés au désespoir. Les uns essayent de se soulever, et de détruire leurs oppresseurs. D'autres deviennent fous. D'autres se décident à mettre une fin à leur misérable existence en se pendant, en sautant dans la mer, ou en refusant de prendre de la nourriture. Ecoutons seulement ce que nous disent trois des

* Le Parlement Britannique fit une loi pour cet objet, quelques années avant qu'il abolît entièrement le trafic.

témoins oculaires. Le Docteur Trotter, médecin, dit, que plusieurs des esclaves mâles des plus forts dans le vaisseau (le Brookes, déjà mentionné,) avaient une nuit scié leurs fers avec un vieux couteau, auquel ils avaient fait des entailles pour cette fin. Ce vieux couteau leur avait été envoyé en cachette, par une femme esclave hors de la chambre; mais ils furent découverts, et on les empêcha de massacrer l'équipage. Un homme sauta dans la mer pendant que le Brookes était à l'ancre à Annamaboe, et fut noyé; un autre en fit autant pendant que le vaisseau était en mer. Une femme s'élança aussi dans la mer, elle fut sauvée, mais on la tint jour et nuit enchaînée au grand mât. Quelque temps après on la relâcha; elle fit une seconde tentative sans succès et mourut des suites des coups qui lui furent donnés, pour la punir d'avoir voulu se noyer. Un esclave refusait de manger; on découvrit le lendemain qu'il avait essayé de se couper la gorge. Le Docteur Trotter cousit la blessure; mais la nuit suivante il n'avait pas seulement arraché les sutures, il avait essayé de se couper la gorge de l'autre côté. D'après l'état de déchirement de la blessure, et le sang que l'on voyait sur ses doigts, il sembloit l'avoir faite avec ses ongles; on ne trouva aucun instrument. Il déclara qu'il n'irait jamais en esclavage chez les blancs; puis il articulait des sentences incohérentes, et jetait des regards ardens vers le ciel. Ses mains furent attachées; mais persistant à refuser toute espèce de nourriture, il mourut de faim au bout de dix jours. Une femme dans le même vaisseau forma la même résolution; elle fut fouettée plusieurs fois pour la faire manger, et la nourriture forcée dans sa bouche; mais ce fut en vain, et les quatre derniers jours de sa vie elle était dans un état d'engourdissement et d'insensibilité.

Mr. Wilson nous dit, qu'à bord de son vaisseau l'Elizabeth, lorsqu'il était à Bonny, les esclaves essayèrent de se soulever, mais ils furent prévenus dans leur dessein. Plusieurs d'entr'eux se jetèrent dans la mer.

Le vaisseau est généralement couvert de filets très-hauts, autour du pont, pour empêcher ces tentatives; mais il est impossible de les surveiller suffisamment. Dans ce même vaisseau était un jeune homme qui semblait être en bonne santé; bientôt il parut prendre sa situation fortement à cœur. Il tomba dans la mélancolie, et à la fin, un air égaré se manifesta dans ses traits. Quelquefois il dévorait avidement sa nourri-

ture, et quelquefois il la refusait. A la fin il devint turbulent, et peu de jours après il mourut fou.

Mr. Wilson raconte aussi les cas suivans, arrivés pendant le même voyage. Une jeune femme trouva le moyen de se procurer de la ficelle. Elle l'attacha à l'étau de l'armurier qui était dans sa chambre, et le matin on la trouva étranglée. Il paraît qu'elle avait fait de grands efforts pour parvenir à son but. Une autre jeune femme se pendit à une latte qui était près de l'endroit où elle couchait; le matin elle donnait encore quelques signes de vie; on employa les remèdes convenables, mais en vain. Parmi le nombre de cas où l'on fut obligé d'employer la force pour contraindre les esclaves à prendre de la nourriture, Mr. Wilson raconte celui d'un jeune homme qui avait résolu de mettre fin à ses misères en se laissant mourir de faim. La douceur et la persuasion furent employées sans succès; on le fouetta sévèrement, il persista dans son refus. Il tenait les dents si serrées qu'il était impossible de les séparer. Un instrument de chirurgie dont on se sert dans ce cas, appelé *Speculum oris*, fut employé, mais sans etfet. Après quatre ou cinq jours d'abstinence totale, il demanda, d'une voix faible, quelques gouttes d'eau. Mr. Wilson conçut alors l'espérance de le dissuader de sa résolution. Mais les supplications furent inutiles. Il resserra ses dents aussi fortement que jamais. Il dit qu'il était résolu de mourir; et il mourut environ neuf jours après qu'il avait refusé la nourriture.

Mr. Falconbridge dit que l'on s'attendait toujours à un soulèvement à la première occasion. Une fois il acheta dix-huit nègres qui faisaient partie de la cargaison d'un vaisseau où les esclaves s'étaient soulevés avec succès, et dans le combat ils avaient tué tous les blancs, à la réserve de trois ou quatre. Les esclaves alors firent échouer le vaisseau sur des sables, et s'échappèrent; mais plusieurs furent repris. Il a entendu parler de soulèvemens arrivés à bord du Vautour de Liverpool et de la Guèpe de Bristol. Il sait que les esclaves ont sauté dans la mer par désespoir.

Pendant qu'il était à bord de l'Alexandre, il vit près de vingt esclaves s'élancer dans la mer, hors du vaisseau l'Entreprise, et il en vit plusieurs autres se noyer hors d'un gros bâtiment français. Il se souvient de deux femmes qu'il était obligé de tenir enchaînées sur le pont, parce qu'elles étaient devenues folles. Il attribuait leur déploraple folie aux regrets qu'elles devaient éprouver pour avoir été arrachées à leurs

familles et à leur patrie. Dans son dernier voyage, on acheta une femme belle et jeune. Elle pleura presque toujours, et refusa toute nourriture. Dans le courant de trois ou quatre jours, elle paraissait être bien déchue, et on la renvoya à Bonny pour la rétablir. Ayant respiré son air natal, elle reprit bientôt sa gaieté et sa santé; mais ayant appris qu'elle devait retourner à bord, elle se pendit. Mr. Falconbridge confirme que plusieurs esclaves refusent toute nourriture. La force était toujours nécessaire. Ils refusaient aussi de prendre des remèdes étant malades, parce qu'ils désiraient de mourir. Les femmes ne montrent pas moins de ce triste courage. Il en vit une, entr'autres, attaquée d'une maladie violente, à qui l'on demanda ce qu'elle souhaitait, *mourir*, ce fut sa seule réponse, et elle mourut. Ces cas, ajouta-t-il, sont très-fréquens. Quand un des leurs est mort, loin de s'en affliger, ils semblent tous lui porter envie.

Telles sont les scènes, suivant MM. Trotter, Wilson et Falconbridge, et plusieurs autres témoins qu'il devient inutile de citer, qui se sont passées dans les différens vaisseaux de la Traite, depuis le moment de la réception des Esclaves à bord, jusqu'à celui de leur arrivée dans les colonies européennes : pendant l'intervalle, il est à présumer qu'il arrive une perte considérable d'esclaves, provenant des insurrections, des suicides et des maladies.

Cette perte a été détaillée par divers témoins. Il paraît, en additionnant les différentes sommes, que sur un nombre de 7904 esclaves, 2053 furent perdus en différentes manières. Il s'ensuit une mortalité de plus du quart, et cela dans un voyage de six à huit semaines. Si le reste du genre humain mourait dans la même proportion, toute la race humaine serait éteinte en peu d'années. Les causes d'une mortalité si rapide sont expliquées par bien des témoins; nous nous contenterons de l'opinion de trois seulement. Mr. Wilson, chirurgien, dit qu'il reçut à bord 602 esclaves, dont 155 moururent. Il croit qu'on peut attribuer les deux tiers de ces morts à la mélancolie.

Mr. Falconbridge dit que la mortalité extraordinaire parmi les esclaves pendant leur voyage, doit s'attribuer aux transitions subites du chaud au froid, à une atmosphère putride, à la malpropreté, à cette litière de fange qui va toujours en grossissant, à ces fers qui les lient, mais encore plus à l'angoisse, à l'irritation de leur esprit ulcéré. Trotter remarque que bien des esclaves mouraient du scorbut. Il n'a

nulle idée que leur nourriture ait pu produire ce mal ; il l'attribue à d'autres causes, telles que leur singulier emprisonnement, l'atmosphère contaminée du vaisseau, et toutes ces passions qui sont inséparables de l'état d'un homme qui se voit arraché à tout ce qu'il a de cher dans la vie.

Ajoutez que ces indignités sont souvent exercées sur des hommes qui ont été accoutumés à un état de bonheur et d'aisance, à des hommes qui occupaient un rang distingué dans leur pays et qui avaient reçu de l'éducation. M. Parke déclare que sur 170 esclaves qui composaient la cargaison d'un vaisseau qu'il montait, il y en avait 25 qui savaient écrire la langue arabe.

Quand les vaisseaux arrivent à leur destination, les esclaves qui ont échappé à la mort, sont exposés en vente. Cela est souvent fait en confusion, afin qu'un acheteur ne choisisse pas les plus sains et les meilleurs. Dans ce cas, on leur ordonne de monter sur le tillac, qui est obscurci, autant qu'on le peut, avec les voiles du vaisseau. Les acheteurs sont en dehors des voiles, et les esclaves en dedans : quand, à un signal donné, les premiers s'élancent dedans, ils saisissent et marquent les derniers, avec une confusion et une impétuosité si effrayantes, qu'il y a eu des cas où ils ont sauté dans la mer. Et ici il faut observer que dans ces ventes, on n'a jamais soin d'empêcher que des parens soient séparés. Au milieu des cris de désespoir et avec des douleurs qu'il est impossible de dépeindre, les enfans sont enlevés à leurs mères et la femme est entraînée loin de son mari. Chaque acheteur armé du fouet, passe la chaîne au cou de ses victimes, et les traîne dans sa plantation. S'il en reste quelques-uns dans le vaisseau, ce sont ceux qui, par faiblesse, ne peuvent ni marcher ni se tenir debout, et personne ne veut les acheter qu'au plus bas prix par spéculation. Mr. Falconbridge a vu vendre ces esclaves de rebut, pour cinq dollars la pièce ; Mr. Towne pour une guinée, et Mr. Ross pour un dollar. Et le Général Tottenham a vu ceux qui étaient dans le plus mauvais état, pour lesquels on n'offrait rien, menés dans la cour de la personne à qui le vaisseau était consigné, et abandonnés à eux-mêmes ; il en a vu qui, trois jours après, avaient encore un souffle de vie, personne n'avait daigné leur donner à boire ou à manger.

CHAPITRE VI.

Sommaire des principaux faits.

Nous avons vu quel était le caractère des Africains dans leur pays. Nous avons vu aussi les différens moyens dont on se sert pour les réduire en esclavage, et la manière de les transporter dans les Colonies. Il nous resterait maintenant à faire connaître leur misérable situation dans la plus horrible servitude que l'espèce humaine ait jamais éprouvée. Mais ce que nous avons eu principalement en vue, c'est de dévoiler les crimes de la Traite et les scènes d'atrocité qui servent de préliminaires à cet esclavage.

Nous pouvons donc observer que les Chapitres précédens nous donnent une connaissance de bien des faits importans. Il a été prouvé en premier lieu, que les Africains sont des êtres doués de la même sensibilité, des mêmes pouvoirs intellectuels, et des mêmes dispositions morales que nous.

Il a paru en second lieu, que ces qualités se montrent plus avantageusement dans ceux qui ont le moins de communication avec les Européens.

En troisième lieu, il a paru que la Traite des Nègres, pendant qu'elle coupe les racines de l'industrie parmi eux, empêche tout avancement moral et intellectuel.

Nous avons vu en quatrième lieu que la Traite déprave tous ceux qui y sont engagés. Les Princes trahissent leurs propres sujets. Les juges inventent des crimes et ne s'occupent qu'à trouver de prétendus coupables. La guerre s'y fait sans courage et ne consiste qu'en invasions nocturnes et en incendies. Les Européens vont offrir des récompenses à tous les forfaits, et l'arrivée d'un vaisseau de la Traite est le signal de la dévastation.

Ce n'est pas une province particulière, ce n'est pas une côte qui est exposée à ces déprédations, c'est un Continent tout entier ; c'est la quatrième partie du monde qui est livrée à ce brigandage.

En cinquième lieu, nous avons vu que la Traite donne naissance à un état de malheur sans exemple. Qu'elle doit être pénible la situation de ceux qui vivent dans de continuelles alarmes pour leur sûreté personnelle ! Mais qu'elle doit être aggravée, lorsque le mal qu'ils craignent vient à tomber sur les victimes infortunées ; lorsque le jour de leur captivité arrive, lorsque les liens de la nature sont rompus, lorsque le fils est arraché à son père, la mère à sa fille, ou le mari à sa femme ; quand il faut quitter et quitter pour jamais tout ce qui leur est cher dans la vie ! Qui peut donner une idée de l'état de leur esprit dans ce moment funeste, ou pendant le temps que leurs cruels acheteurs les chassent vers les vaisseaux, ou lorsqu'ils s'embarquent pour être transportés dans les régions de l'esclavage ? Mais si nous ne pouvons pas concevoir leurs souffrances dans ces occasions, comment pourrons-nous les imaginer, lorsqu'ils sont renfermés dans leurs bières flottantes, lorsqu'ils sont mis dans les fers, lorsqu'ils sont dégradés par le fouet, lorsqu'ils sont à moitié suffoqués par l'air putride, lorsqu'ils sont opprimés par le chagrin et la maladie ; enfin, lorsque leur existence est devenue si insoutenable qu'ils ont recours aux moyens les plus pénibles et les plus lents, pour la terminer ? Mais hélas ! leurs souffrances ne peuvent être détaillées. Peut-être qu'elles ont été mieux peintes par un Membre du Parlement britannique, lorsqu'il dit : « Jamais il n'y eut tant de misère condensée dans » un si petit espace ».

Voilà donc quelques-uns des principaux faits que les dépositions nous fournissent, et il est d'une grande importance de les connaître. Car, en premier lieu, si les Africains sont doués de capacités morales et intellectuelles comme les nôtres, ils sont hommes ; et par conséquent ont tous les droits de l'espèce humaine. Il s'ensuit encore qu'appartenans à des Etats indépendans, sous le rapport du droit des Gens, l'Europe n'a pas plus le droit de dire à ses marchands : allez en Afrique et faites-y des esclaves, que l'Afrique n'aurait celui de nous envoyer ses pirates, si elle était la plus forte, pour enlever des Européens et les plonger dans la servitude. Puisqu'ils sont hommes, notre religion nous déclare qu'ils sont nos frères. « Dieu a fait naître d'un seul sang tout le Genre » humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre » ; et nous ne connaissons point d'autre Loi que de nous conduire envers eux, comme nous souhaiterions qu'ils se condui-

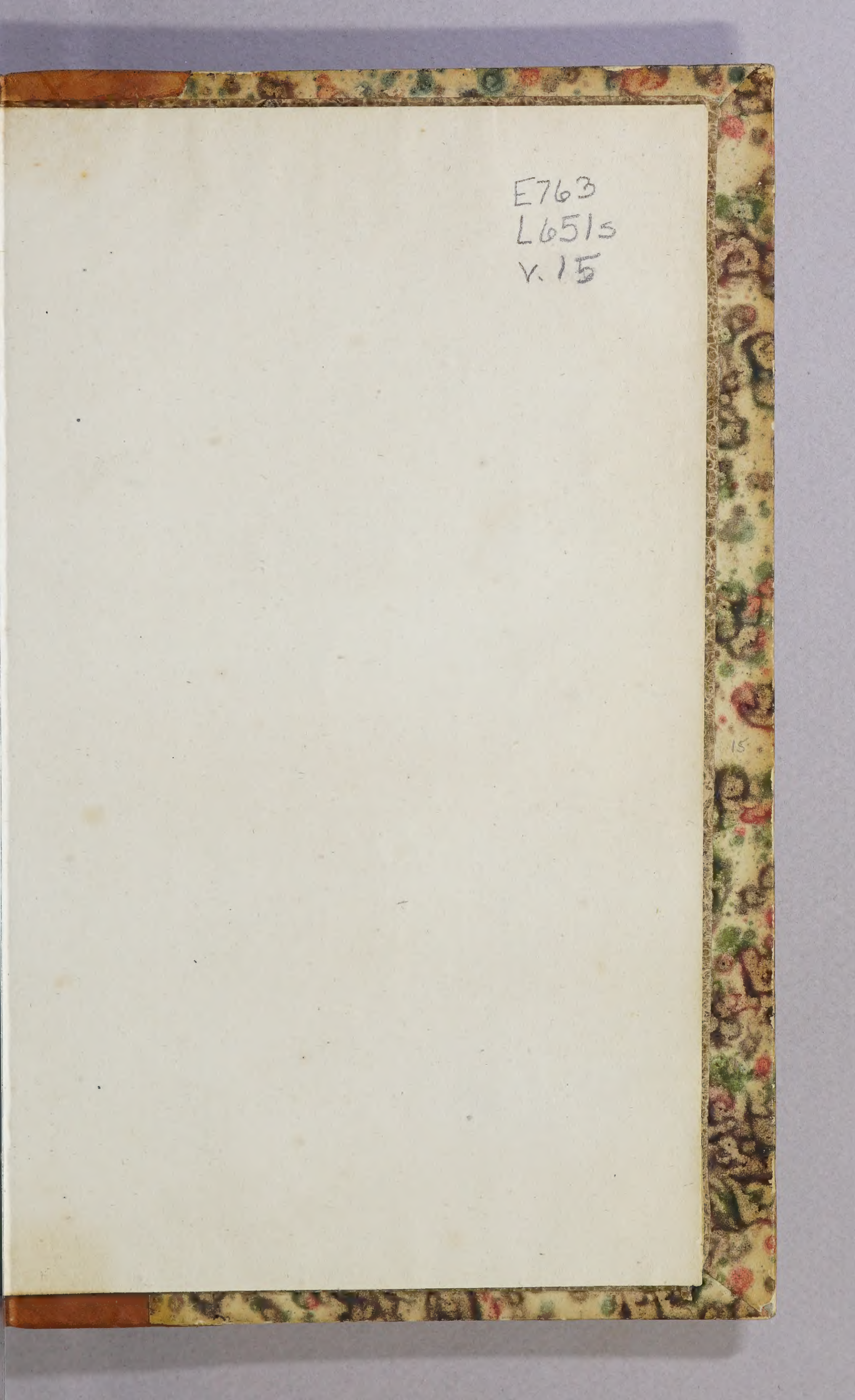
sissent envers nous en de pareilles circonstances. Nous sommes obligés, comme Chrétiens, d'avoir soin non-seulement de leurs avantages temporels, mais de leurs avantages spirituels. S'ils se trouvent dans l'ignorance, il est de notre devoir de les instruire. Mais de quelle manière les Européens ont-ils rempli ces devoirs sacrés envers leurs frères d'Afrique? les dépositions nous l'ont appris. Accoutumés à la loi et à l'ordre chez eux, ils ont introduit le démon de la discorde parmi les autres, et ils ont couvert leurs pays de crimes. Disposés à toutes les jouissances, et recherchant tous les moyens de bonheur pour eux-mêmes, ils ont dévoué une race entière de génération en génération à des tourmens de toute espèce. Leur luxe est fondé sur l'oppression d'un monde. Possédant des forces supérieures, ils s'en sont prévalu pour abuser de la faiblesse des Africains. Possédant des lumières supérieures, ils s'en sont prévalu pour abuser de leur ignorance. Ils ont par-tout retardé les progrès de l'industrie, et détruit les mœurs et la civilisation. Sans l'Europe, l'Afrique aurait eu ses héros, ses législateurs, ses historiens, ses poëtes, ses artistes, ses savans : elle aurait fait une figure marquante et indépendante dans l'histoire du Monde.

Très-Illustres et Très-Généreux Potentats, nous avons eu l'honneur de vous représenter, d'après des témoignages irréfragables, la situation des peuples Africains, ne leur rendez pas toutes les calamités que l'Angleterre avoit fait cesser? Ne vous opposez pas à ce grand acte de bienfaisance qui commençoit à réparer les cruelles injustices de l'Europe à leur égard. L'aurore de la civilisation commençoit à luire sur l'Afrique. Ne la replongez pas dans les ténèbres et la barbarie. Ne souffrez pas le rétablissement de cet affreux système de brigandage. Héritier de Saint-Louis, ne commencez pas votre règne en ouvrant à vos Sujets la carrière du crime et aux Africains, celle du malheur. Tous ces Exilés que vous avez rendus à leur patrie doivent vous conjurer avec nous de ne pas arracher des milliers d'innocens à leur terre natale. Serait-il dit que les Français ne sortent de l'oppression et de la misère que pour devenir les fléaux d'une portion de l'humanité à qui leurs rivaux de gloire avoient rendu la sûreté et la paix? Est-ce là le constraste qu'ils veulent mettre entre la France et l'Angleterre?

AVERTISSEMENT.

Ce petit écrit a été publié en anglais par le Révérend Mr. Clarkson, un des hommes les plus respectables de l'Angleterre et qui a eu lui-même une grande part à l'abolition de la Traite. Une traduction française qui en fut faite à Londres était presqu'inintelligible par la barbarie du langage. Le second Editeur réclame encore l'indulgence du public à l'égard du style, mais c'est un objet très-secondaire dans un ouvrage de cette nature.








15


HT